

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1891

(CHAMPS-ÉLYSÉES)

2e SÉRIE.

4e VOLUME

PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

LIBRAIRIE — 53 ter Quai des Grands-Augustins

IMPRIMERIE — 71, Rue La Condamine, 71

1891



PARIS-SALON

1891

Paris. — Imp. E. Bernard & Cie, 71, rue La Condamine

4e volume de la 2e

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON
1891

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

Volume contenant 40 phototypies



PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS

LIBRAIRIE
53ter, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

IMPRIMERIE
71, RUE LA CONDAMINE, 71

1891

Cut
Paris
Salon
1891



TABLE DES MATIERES

Bouguereau	Les premiers bijoux	1
Aviat	Fleur de Printemps	3
Berne-Bellecourt	Les Lavandières	5
Cormon	Les Orientales	7
Demont-Breton (Mme)	Le Messie	9
Richter	Tourtereau et Tourterelle	11
Énault (Mme Alix)	Premier Deuil	13
Benner (Jean)	Jeunes Filles de Capri	15
Flameng (Auguste)	Le Bassin de Kattendick	17
Cain (Henri)	Le retour des Prix	19
Lansyer	Le port de Menton	21
Hermann (Léon)	Alerte	23
Guillemet	Le quai de Bercy, à Charenton	25
Debat-Ponsan	Jeunes bœufs et Jeune fille	27

VOIRIN	École de Tambours	29
CAIN (GEORGES)	Présentation de Lord Byron, à Giulia Guiccioli	31
BARILLOT	La Vallée de la Seule	33
BARRIAS	Retour de la Circoncision	35
MELIDA (ENRIQUE)	Communion de religieuses	37
BROZIK	La collation des faucheurs	39
BRETON (JULES)	Le Pardon de Kergoat	41
TOUDOUZE	Le portrait de la Marquise de B	43
DE SCHRYVER (LOUIS)	La fin d'un Rêve	45
MUNKACSY	L'Incorrigible	47
BONNAT (LÉON)	La Jeunesse de Samson	49
THIRION (EUGÈNE)	L'Histoire (panneau décoratif destiné à la Salle des Lettres, Hôtel de Ville de Paris	51
ROBERT-FLEURY (TONY)	Le Billet doux	53
GILBERT (VICTOR)	Midi	55
DOUCET	Ma famille	57
HORACE DE CALLIAS	Une soirée dans le monde	59
MURATON (Mme EUPHÉMIE)	En train de Plaisir, 1re cl.	61
AUBERT (JEAN)	Les Captives de l'Amour	63
GRIDEL	L'Exode (Compagnie de Sangliers changeant de forêt)	65
CHARTRAN	Portrait de Mlle Brandès	67

Gérôme	Béatitude	69
Popelin	Rêverie	71
Ferrier (Gabriel)	Glorification des Arts en France (Plafond destiné à l'Ambassade de France, à Berlin	73
Krug	Au travail	75
Leroux (Hector)	Amata	77
Laurens (J.-P.)	La voûte d'acier	79



PRÉFACE

C'est je crois, La Fontaine qui l'a dit :

« La dispute est d'un grand secours ;
Sans elle on dormirait toujours ! »

Il se trouve qu'une fois de plus le Bonhomme — ou pour mieux dire, le faux Bonhomme, — a eu raison.

On se dispute trop en ce moment dans le monde des artistes, pour avoir le loisir de s'abandonner aux douceurs du sommeil.

La discorde que nous avons vue éclater l'an passé dans la troupe vaillante, et, jusqu'à ce jour, si parfaitement unie des Artistes Français, ne s'est point apaisée, comme on l'avait espéré, après une séparation amiable d'une année. Le différend s'est, au contraire, envenimé, et l'abîme qui séparait les deux fractions rivales s'est creusé plus profondément encore. Quand une épreuve concluante eut permis aux belligérants de voir qu'ils pouvaient vivre les uns sans les autres, ils se sont trouvés d'accord — ce qui leur arrive assez rarement — pour convenir qu'ils resteraient éternellement séparés.

et, en voyant ce qu'il accrochait à ses murailles, on se demandait à part soi ce qu'il avait bien pu refuser.

Aujourd'hui, nous avons changé tout cela.

Le SALON des Champs-Élysées, en l'an de grâce 1891, est un véritable SALON, c'est-à-dire un choix intelligent et une sélection raisonnée de jolies choses. J'ajoute que l'arrangement est parfait, et les objets d'art disposés et placés avec un sentiment toujours juste de l'effet décoratif. Les tentures qui ornent les escaliers; les sièges ménagés sur les exèdres; les corbeilles de fleurs, égayant les massifs de verdure dans la nef centrale; les salons de lecture et de conversation ; les buffets eux-mêmes, qui ont l'aspect et la tenue que l'on cherche et que l'on trouve dans les bonnes maisons, tout en un mot accuse un changement aussi heureux qu'il est radical, et, parmi ceux-là même qui ont déploré avec le plus de sincérité et d'amertume la scission dont ils ont, dès le premier moment, prévu toutes les conséquences, il en est peu, j'imagine, qui souhaitent le retour des anciens errements.

Le char du Progrès broie sans pitié les obstacles qu'il rencontre sur sa route. Mais le Progrès n'en est pas moins une loi inéluctable et fatale. Il faut s'y soumettre.

LOUIS ÉNAULT.

Paris, 1er Mai 1891.

BOUGUEREAU

Les Premiers bijoux

Les *Premiers Bijoux!* Quelles émotions douces et profondes ! Quels riants souvenirs ! Quelles idées de bonheur ces seuls mots ne réveillent-ils point dans les âmes encore charmées !

Plus d'une femme, que l'amour ou la fortune ont comblée de leurs dons, qui mettent à leurs oreilles les perles de Cléopâtre ; qui font étinceler le feu des rubis dans leurs cheveux bruns ; qui marient sur l'or de leurs bracelets les perles aux diamants ; dont les bagues enchâssent dans leurs chatons les saphirs bleus comme l'azur du ciel et les vertes émeraudes, avouent tout bas que, de tous ces bijoux, aucun n'a fait plus de plaisir à la femme, que n'en donna jadis à la jeune fille, le simple caillou du Rhin, qui,

*

fut comme le gage de son émancipation, et le signal de son entrée dans la vie nouvelle, où la parure et la coquetterie vont désormais tenir une si grande place.

C'est ce que M. Bouguereau a bien compris, et ce qu'il fait bien comprendre à tous ceux qui regardent le tableau des *Premiers Bijoux*. Comme le sourire aux dents blanches illumine bien le joli visage de jeune fille ! Quel ravissement dans son regard ! Quelle adoration dans le geste de ses deux mains qui se joignent, comme dans la prière, devant les joyaux qui vont parer sa beauté. La blonde Marguerite n'éprouva point une plus grande émotion en ouvrant ce coffret de Faust dont les perles et les diamants allaient la faire aussi belle que la fille d'un roi....

Le tableau est, du reste, charmant, et la séduction n'est pas seulement dans les bijoux ; elle est aussi dans la jeunesse et dans la beauté du poétique adolescent qui les offre à cette bergère aux pieds nus.

M. Bouguereau qui possède à un si haut degré toutes les ressources de son art, et auquel les plus difficiles reconnaissent qu'il ne lui reste plus rien à apprendre, nous a donné là une page vraiment pleine de recherche de grâce et d'élégance. On dirait une illustration du joli roman de Longus. J'aime autant sa traduction que celle du bon Amyot. Bonjour, Daphnis ! Bonsoir, Chloé !



AVIAT

Fleur de Printemps

AVIAT doit à un joli modèle une jolie inspiration, et s'il est vrai que la jeunesse soit le printemps de la femme, c'est tout à la fois une fleur de jeunesse et une fleur de printemps dont il vient de faire hommage aux lecteurs du *Paris-Salon.*

Il est difficile de rien voir de plus aimable que cette charmante créature, chaste dans sa demi-nudité, dont la physionomie, pleine de tendresse et de bonté, nous apparaît si franche et si pure que, même en regardant ses charmes dévoilés, on ne sent point naître en soi l'idée du mal, et qu'elle inspire moins encore le désir que l'admiration.

*

C'est là, pour nous, la caractéristique et la preuve d'un idéal d'art vraiment élevé, et dont nous faisons à M. Aviat nos plus sincères compliments.

C'est d'un pinceau complaisant qu'il a caressé les formes élégantes de cette belle fille de vingt ans, au modelé si ferme et si fin tout à la fois, qui se présente à nous de face, l'œil souriant — un grand œil oriental, plein de lumière et de douceur — la bouche pensive et sérieuse, les cheveux emmêlés de fleurs, et coulant par ondes molles sur des épaules aux harmonieux contours, mais laissant voir les attaches délicates d'un col flexible et souple, qui porte une tête charmante avec la noblesse et la grâce du lis royal, balançant sur sa hampe élancée le calice de sa fleur d'argent.





BERNE-BELLECOUR

Les Lavandières

IL n'y a que les sots qui ne changent jamais. Les gens d'esprit, au contraire, vivent dans le mouvement perpétuel d'une incessante tranformation, qui ne leur permet pas de rester longtemps les mêmes. Ils se rajeunissent en se renouvelant, c'est ce qui arrive à M. BERNE-BELLECOUR.

L'habile artiste, qui possède plus que pas un, le secret de toutes les choses de la vie militaire, après être entré dans la carrière au bruit d'un *coup de canon* qui devait apprendre à ses contemporains qu'un prince de la palette et du pinceau venait de naître, se contente maintenant, pour toute réclame, du coup de battoir de ses lessiveuses.

Mais, peu nous importe vraiment, et à lui pas davan-

tage ! L'Art est dans tout ! et si vous avez fait œuvre d'artiste, c'est assez, je suis content, et vous devez l'être aussi ! M. Berne-Bellecour est libre d'ailleurs de retourner à la caserne quand il lui plaira. Il n'a pas pris son congé définitif. Il n'est qu'en permission et il rentrera dans le rang quand la chose lui conviendra.

Je gagerais bien, pour mon compte, que c'est en uniforme que nous reverrons l'an prochain cet aimable et joyeux compagnon, à l'œil vif et au franc rire — une des physionomies les plus sympathiques de notre monde parisien, un observateur fin et sagace, et qui a de l'esprit jusqu'au bout des ongles — et avec cela peintre de race et sachant son métier sur le bout du doigt.

Aujourd'hui c'est à la campagne que le peintre nous emmène — sous les grands arbres, dans les hautes herbes au bord de l'eau.

A genoux sur la paille, penchées sur le ruisseau d'eau courante les jeunes lavandières rincent, tordent et battent les draps de fil, et les chemises de coton — belles créatures, ma foi, et dignes d'être, à la mi-carême, les reines de quelque lavoir parisien ! N'est-ce point à cette préoccupation éternelle de la Beauté, quelle que soit la scène à aire, que nous reconnaissons le véritable artiste ?



CORMON

Les Orientales

Je me suis laissé dire que le joli tableau de M. Cormon, très pimpant, très brûlant, très coquet, n'était que l'*illustration*, pour parler la langue d'aujourd'hui, d'une histoire de Harem, racontée parmi tant d'autres, par l'ingénieux auteur des *Mille-et-une Nuits.*

La chose s'embrouille un peu dans ma mémoire, car il y a déjà longtemps que mes mille et une nuits sont finies. Je crois pourtant me rappeler qu'ils s'agit d'un vieux vizir marié par ordre, parce que le Sultan veut que sa favorite ait un époux, comme si, dans ce pays du bon plaisir, les femmes avaient besoin d'un éditeur responsable !

Le mari n'est pas du goût de la mariée. Cela se voit

ailleurs qu'en Orient, et assistée de ses compagnes les belles Odalisques, elle fait à son infortuné conjoint toute espèce de niches, qui lui permettent d'entrevoir, dès le seuil de la maison du bonheur (c'est ainsi qu'au harem on appelle la chambre nuptiale), les félicités qui l'attendent.

Ce motif piquant a permis à M. Cormon de nous offrir — je suis sûr qu'il ne voulait pas autre chose — tout une série de belles Orientales. On dirait une vision de ce paradis de Mahomet, où les Anges du ciel chrétien sont remplacés par des houris, d'un usage plus pratique pour les élus.

On sait que depuis l'introduction de l'Islamisme comme religion d'Etat dans les plus belles régions du monde connu, les Sultans recrutent leur service intérieur partout où il y a des jolies femmes, sans acception de religion ni de patrie.

M. Cormon a donc pu, dans son très attrayant tableau, réunir tous les types de la beauté féminine, des Françaises au minois fripon, spirituel et piquant, comme les Virginie du Caïd ; des Hongroises éblouissantes, des Grecques au profil d'une pureté classique, et des géorgiennes rêveuses. Tout son monde, vous dis-je, le monde, la beauté.

Mme DEMONT-BRETON

Le Messie

Christus vivit, regnat et imperat! chante l'Église dans son magnifique langage : le Christ vit, il règne, il triomphe !

Jamais parole ne fut plus vraie, et malgré les efforts de ceux qui se sont levés de toutes parts pour le combattre, sa personnalité éclatante et divine remplit le monde, l'éblouit, le charme, et le soumet.

C'est un phénomène de psychologie religieuse dont on a pu se rendre compte pendant la dernière quinzaine pascale. Le mystère de la Passion, comme on disait au Moyen Age, s'est déroulé partout devant les foules palpitantes — au théâtre, dans les ateliers, dans les salons —

*

artistes et gens du monde ont à l'envi, récité, déclamé, chanté les beaux vers qu'un poète inspiré met dans la bouche de Jésus, de Marie et de Madeleine.

Mme VIRGINIE DEMONT-BRETON s'est donc trouvée dans le mouvement du jour quand elle a consacré au fils de la Vierge un talent dans lequel, depuis longtemps déjà, la force s'allie à la grâce.

Appuyé aux genoux de sa mère, l'enfant Jésus répand autour de lui une véritable pluie de roses. Par un geste prophétique, ses deux bras étendus prennent la pose qu'ils auront plus tard sur l'arbre de la croix. La Vierge-Mère, vêtue de blanc, le regarde, pensive et douce, en songeant peut-être que les pétales qui tombent des mains de l'enfant symbolisent par avance les gouttes du sang divin. Le groupe est dans une ombre claire, où le soleil, filtrant à travers le feuillage, sème des points lumineux. Au second plan une épine en fleurs nous rappelle la couronne qui doit, plus tard, ceindre le front du Crucifié. Une impression profonde, à la fois religieuse et poétique se dégage de cette belle composition, qui restera dans nos souvenirs.



RICHTER

Tourtereau et Tourterelle

La tourterelle — les poètes disent la colombe — n'est pas seulement le symbole de l'amour tendre et fidèle. On la regarde aussi comme la plus passionnée des créatures ailées, et les casuistes de la morale pure défendent aux âmes chastes de prendre ses leçons.

L'école des colombes est essentiellement laïque, et je ne conseille point d'y envoyer les vierges qui doivent être un jour des femmes de sanctuaire.

Tout le monde se rappelle le joli tableau de Boucher, dans lequel deux colombes se font des confidences. Une jeune et charmante fille, à l'œil candide, au visage ingénu, fraîche comme l'Aurore et naïve comme l'Innocence, re-

*

garde le couple amoureux... et s'aperçoit que son cœur bat plus vite.

M. Richter, dans une composition très brillante et très ensoleillée, nous fait, à son tour, assister aux ébats d'un couple cher à Vénus : *Tourtereau et Tourterelle.*

Mais, au lieu de leur donner pour témoin une fillette inexpérimentée, n'ayant pas encore reçu l'initiation aux grands mystères, il choisit comme spectateurs et comme juges du tournoi un seigneur de haute mine et une *gente damoiselle*, à la mine délurée, à laquelle, j'en ai peur, ni les tourtereaux ni les tourterelles ne pourront plus apprendre grand'chose. Son éducation est déjà faite, et il est inutile de la mettre maintenant en pension. Elle en doit savoir autant que père et mère....

M. Richter, à qui nous devons déjà tant de jolies compositions, empruntées au monde oriental, que personne ne connaît mieux que lui; M. Richter qui joint à une distinction réelle beaucoup d'élégance et d'éclat, possède à un très haut degré le sentiment de la beauté féminine, et la fière créature qui se laisse regarder par son cavalier, posée de trois-quarts et le poing sur la hanche, pendant qu'elle-même regarde les yeux des colombes — un peu trop attentivement peut-être — est fièrement campée et superbe dans sa triomphante beauté.





ALIX ÉNAULT

Premier Deuil

C'EST une fille du Midi, une blonde, aux tons chauds comme l'ambre, à l'œil profond, bien enchassé dans l'orbite, aux sourcils fièrement arqués, comme par un pinceau circassien ; une de ces belles filles de Dax ou de Bayonne, faites pour connaître la joie de vivre, et pour la donner aux autres. Mais le malheur l'a touchée de son aile, et l'on dirait qu'elle ne marche plus qu'entourée — enveloppée d'un nuage de douleur.

Premier deuil !... combien d'autres suivront celui-là, semant de larmes la trame de son existence... Les larmes, n'est-ce point le lot de toute créature humaine ?...

Mais les jeunes et les belles ne s'abandonnent pas à leur

désespoir, et l'on devine la grandeur du courage moral sous la physionomie résignée et pensive de l'héroïne si touchante de Mme ALIX ÉNAULT.

C'est qu'elle est venue demander la consolation et la force à CELUI qui peut seul les donner. Le livre de prière qu'elle tient dans sa main droite, et le chapelet enroulé autour de son poignet gauche nous disent assez qu'elle sort de l'église, et que son regard, allant par-delà le monde où l'on pleure, cherche la patrie lointaine et céleste où l'on retrouve ceux que l'on a perdus.

Ce tableau vaut beaucoup par l'expression pathétique qui se retrouve dans presque toutes les œuvres de l'artiste, et qui est, en quelque sorte, sa note dominante. C'est aussi un morceau de facture remarquable. On est frappé, au premier coup d'œil, par la dignité naturelle de la pose, et l'élégance des détails, non moins que par la finesse des colorations de cette gamme de tons sombres, véritable symphonie en noir majeur.



JEAN BENNER

Jeunes Filles de Capri

Dans la maison ils sont là deux frères, Emmanuel et Jean, qui se sont voués au culte des femmes et des fleurs, et qui dépensent dans leurs œuvres un talent fait de grâce, d'élégance et de distinction.

Emmanuel, célibataire endurci, se consacre plus particulièrement à la beauté nue. Son pinceau caresse amoureusement les lignes souples et les beaux contours des jeunes corps ignorants des artifices et des outrages du corset. Jean, marié et père de famille, apporte plus de réserve dans le choix de ses compositions, qui, pour être plus chastes, n'en sont pas moins attrayantes. Nous connaissons de lui de simples études de femmes, qui valent des tableaux. Ses arrangements, toujours pittoresques, sont pleins de

goût dans leur grâce sévère, et l'on est sûr avec lui de rencontrer beaucoup de style, même dans les plus simples études. Un bout d'étoffe jeté sur une tête, à laquelle il donne un air de profil antique, prend tout de suite une valeur décorative remarquable. Artiste plein de conscience, et toujours ému devant son modèle, JEAN BENNER le peint avec sérieux et amour, en lui donnant une part de son âme.

M. JEAN BENNER, qui a épousé une aimable Capriote va, tous les ans, passer les beaux jours d'automne dans cette île charmante de Capri qui fait aujourd'hui les délices de Guillaume Dubuffe, après avoir fait, il y a quelques années, celles de l'empereur Tibère, qui peignait certes moins bien que lui.

C'est de Capri que M. JEAN BENNER nous apporte le joli tableau que nos reproduisons ici « *Jeunes filles dans un ravin* ».

L'une debout, l'autre assise, charmantes toutes deux, au milieu de ce grand paysage austère, elles nous séduisent par leur grâce, et nous touchent par leur attitude pensive et recueillie.

AUGUSTE FLAMENG

Le Bassin de Kattendick
(SOUVENIR D'ANVERS)

On assure que M. Auguste Flameng est né à bord, qu'il vit au grand large, et ne débarque que dans les circonstances solennelles de la vie, pour se marier, par exemple, et faire baptiser ses enfants. Aussi personne ne connaît mieux que lui la mer, et les choses de la mer, ceux qui vivent d'elle et avec elle. Il serait capable d'en remontrer à un capitaine au long cours.

Jeune encore, il se voit déjà à la tête d'un œuvre aussi important par la variété des sujets traités, que par l'habileté qu'il déploie dans une exécution où il tient toujours compte des exigences du sentiment pittoresque. Tantôt il appareille avec nos flottes de guerre, et tantôt il embarque avec les simples et modestes pêcheurs de nos côtes. — Mais, dans tous les cas, il est exact jusqu'au scrupule, et vrai jusque dans les plus petits détails...

*

Je connais de lui des paysages, esquissés sur nos côtes de l'Ouest, avec une finesse de touche et une grâce de pinceau qui en font des morceaux vraiment exquis.

Le tableau que M. FLAMENG expose aujourd'hui appartient plutôt au genre sévère.

Nous sommes au *Kattendick*, c'est-à-dire dans un de ces grands bassins du nouveau port d'Anvers, capables d'abriter les flottes des deux mondes.

Au premier plan, et faisant repoussoir, une grosse barique pontée dort sur ses ancres, et, dans le lointain, le long des deux bords, les grands trois mâts immobiles, et les paquebots sous vapeur s'alignent dans des perspectives sans fin.

A ceux qui ont l'habitude des cieux du Nord, et de leur lumière voilée, d'une harmonie si discrète, le tableau de M. AUGUSTE FLAMENG rappellera bien la douceur mélancolique des grands horizons flamands, qui vous charment souvent et ne vous éblouissent jamais.





HENRI CAIN

Le retour des Prix

Nos lecteurs n'ont pas oublié le joli tableau de M. Henri Cain, que nous leur offrîmes, l'an passé, sous ce titre « *Les chanteurs ambulants* ».

Il y avait, dans cette jolie toile si bien venue, une verve humoristique pleine de franchise, d'esprit et de gaieté. Au milieu des types picaresques, comme on dirait en Espagne, de ces virtuoses du plein vent, nous retrouvions çà et là quelques types féminins dont la grâce et l'élégance révélaient chez l'artiste, cette recherche et cette préoccupation de la beauté, que nous voudrions rencontrer à un égal degré chez tous les peintres.

*

Aujourd'hui, c'est la note sensible, émue et touchante qui domine dans l'œuvre de M. Henri Cain.

Il a traité avec beaucoup de grâce et d'émotion communicative ce joli sujet bourgeois, cher à tous les cœurs de pères — les mères m'en voudraient de les oublier — « *Le retour des prix* ».

La scène à faire, vous la voyez d'ici, et, en regardant le tableau de M. Henri Cain, vous vous direz, j'en suis sûr, que c'est ainsi que vous l'auriez faite.

Dans un intérieur modeste, mais bien tenu, l'artiste a très agréablement posé les personnages de son petit drame intime. La grand'mère, assise dans son fauteuil, ouvre ses deux mains comme pour applaudir la jeune triomphatrice qui s'avance vers elle en lui présentant le prix qu'elle vient d'obtenir. Elle est mignonne et gentille à croquer, la fillette, ses cheveux blonds relevés à la chinoise, et si modeste dans sa victoire ! Le grand père la regarde en tournant béatement ses pouces, tandis que le papa et la maman se recueillent dans leur joie... Comme on sent bien que ce sont de braves gens et comme on trouve que M. Henri Cain a eu raison de les peindre.







LANSYER

Le Port de Menton

Depuis de longues années, je suis, avec tout le soin et toute l'attention qu'elles méritent, les expositions de M. Emmanuel Lansyer.

Nous nous rencontrons tous deux dans un même sentiment et dans un même amour de la Nature, que j'ose croire également profond et également vrai chez lui et chez moi...

M. Lansyer, qui compte à son actif tant d'excellents tableaux, en a fait un jour un qui compte à bon droit parmi les meilleurs de l'école moderne. Cela s'appelait *la Mort d'un Chêne*, et c'était vraiment poétique de conception et saisissant d'effet. La scène, je la vois encore! Les aquilons sont déchaînés, les ouragans bouleversent la Nature, et la tempête fait rage. Il a résisté longtemps, le géant de la création, dix fois centenaire, qui a vu mille printemps reverdir sa cîme, et vingt générations d'hommes se renouveler à l'ombre de son feuillage.

Mais le voici maintenant gisant sur le sol ; la sève coule de son tronc déchiré, comme le sang jaillit d'une blessure ; ses rameaux couvrent un arpent. Jamais il n'avait paru plus grand que depuis qu'il est mort...

C'est le duc de Guise de la forêt ! Demain le berger cherchera vainement son abri protecteur, et les oiseaux du ciel l'ayant perdu, ne sauront plus où reposer leur aile.

La grandeur et la poésie de cette belle composition m'ont tellement frappé que, depuis lors, le nom de M. Lansyer l'évoque sans cesse devant moi. Même alors qu'il me montre autre chose, je songe encore à ce cadavre du grand chêne.

Cette année, pourtant, M. Lansyer m'emmène bien loin d'ici... et je le suis...

Nous sommes à la limite extrême de la France — presque en Italie — à Menton, la dernière de nos villes du côte de l'Orient. Le paysagiste fait stopper sa barque, et, de la pleine mer, hardiment, librement, fidèlement, de son pinceau magistral et sûr, il enlève le *vieux Menton*, avec ses terrasses en étages fuyants, ses balcons blancs surplombant la vague bleue, et les campaniles italiens de ses églises, pyramidant au sein de l'azur, et dominant tout.

L'effet est superbe et charmant, et d'un vrai ! Vous pouvez m'en croire. J'en arrive.



HERMANN LÉON

Alerte

Hermann-Léon a fait son domaine des choses de la vie sportive et cynégétique. Il est là chez lui ; il y règne ; il y gouverne. Son pinceau fait autorité dans ces matières réservées, que personne, parmi les artistes de notre époque, ne connaît mieux que lui. Si j'avais à ma disposition les millions du richissime éditeur Didot, fils de Didot, directeur d'un journal qui fait prime chez tous les Nemrods contemporains, et qui s'appelle la *Chasse Illustrée*, je couvrirais d'or les moindres esquisses d'Hermann-Léon, et je m'assurerais de sa collaboration pour une période de dix, vingt ou trente ans, à ma volonté, et je me mettrais ainsi à l'abri des désabonnements.

Sans mépriser le cheval, ce qui le mettrait mal avec M. de Buffon, aux yeux de qui cet éminent quadrupède passe pour la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, M Hermann-Léon ne cache pas sa préférence pour le chien, notre plus fidèle ami, s'il faut en croire les philosophes.

Il en a étudié tous les types : il en connaît toutes les espèces et toutes les variétés, depuis les Sloughi ou levriers d'Orient, au pelage argenté, jusqu'au Chien Chinois, nu comme la main ; depuis le griffon, à la fourrure d'ours, jusqu'au braque, au poil court et lisse — sans oublier les chiens de luxe qui défilent tour-à-tour devant ses pinceaux : les terriers de Skye, gros comme le poing ; les King-Charlee de Marie Stuart, les Carlins, chéris de nos grands-mères, et les Havanais, que la mode abandonne après les avoir choyés et caressés.

Mais, puisque, en toute chose, il faut faire un choix, c'est encore aux chiens de meute que M. HERMANN-LÉON revient de préférence. Les limiers d'Anjou, les bâtards poitevins, les bassets de Normandie donnent des coups de gorge en son honneur et le saluent comme leur peintre — ordinaire et extraordinaire.

Le joli groupe de huit que M. HERMANN-LÉON nous présente aujourd'hui dans le tableau qu'il intitule « *Alerte!* » est composé de *blood-hounds* anglais, de pure race, admirablement coiffés et créancés, et qui doivent être superbes dans l'action, si j'en juge par l'ardeur presque féroce qu'ils déploient, rien qu'à l'approche du passant inoffensif, qui vient de troubler la paix de leur chenil. Alerte ! C'est la vérité et la vie mêmes !

GUILLEMET

Le quai de Bercy à Charenton

Guillemet est ce que l'on peut appeler un maître-ouvrier, et j'en connais bien peu, parmi les artistes de notre génération, qui soient arrivés à cette force, à cette puissance et à cette sûreté d'exécution où l'on reconnaît les artistes de race. Talent robuste et sain, travailleur infatigable, oubliant les succès de la veille pour ne songer qu'à la tâche du lendemain, fécondant par l'étude assidue, les dispositions les plus heureuses et les dons les plus précieux, il tient aujourd'hui toutes les promesses de ses brillants débuts, et sans se laisser détourner un seul instant du but qu'il s'est fixé à lui-même, il y marche d'un pas tout à la fois ferme et rapide, en homme qui sait vouloir — et qui veut. Complètement maître aujourd'hui de son exécution

*

comme de sa pensée il peint avec une liberté, une souplesse, une largeur et une maëstria qui lui permettent maintenant de tout oser.

L'œuvre de GUILLEMET est déjà très considérable, et la vérité égale son importance.

Personne ne connaît mieux que lui ces côtes de la Manche, où il est allé si souvent planter sa tente, pendant les beaux jours d'été. Là, au sein d'une nature plantureuse, en face de ces rivages aux courbes gracieuses, sous un ciel d'une lumineuse transparence, il pétrit dans une pâte à la fois souple et solide, et les rochers de granit, barrière de l'Océan; et les maisons trapues des pêcheurs paysans, et les clochers et les porches des rustiques églises de villages.

Puis, quand il a fait pendant quelques années l'école buissonnière en Normandie ou en Bretagne, il revient à Paris, rôde autour des fortifications, dont le *Génie* n'a pas encore débouclé la ceinture de pierre, et, soit en amont, soit en aval de la grande ville, il nous peint la Seine majestueuse entre ses larges rives, et mieux que personne nous montre les grands horizons du ciel parisien. Voyez plutôt le tableau que nous reproduisons dans notre *Paris-Salon* et dites-moi si vous vous doutiez que le quai de Bercy fût si grand!



DEBAT-PONSAN

Jeunes Bœufs et Jeune Fille

Là-bas, dans son tranquille ermitage de l'avenue Victor Hugo, les fenêtres ouvertes sur son jardin, regardant sa couvée qui prend ses ébats aux pieds de leur jeune mère souriante, Debat-Ponsan, qui n'a pas besoin du monde, et qui l'oublie volontiers, rêve de cette vie des champs, qu'il connaît et qu'il aime, et dont, chaque année, il nous rend quelque épisode, avec un charme qui n'est qu'à lui, et souvent avec une note attendrie et rêveuse comme une page de ces romans champêtres qui nous remuaient si délicieusement, quand c'était Georges Sand qui les écrivait.

« *Trahit sua quemque voluptas !* »

a dit le poète, et comme on sait gré à M. Debat-Ponsan de suivre son penchant pour les choses rustiques, qu'il nous rend avec tant de puissance et tant de franchise.

La scène se passe dans un grand paysage du Midi, aux

horizons vastes, éclairés des splendeurs d'un beau ciel d'automne. Deux jeunes bœufs, attelés au même joug calmes et puissants, avec une tête et une encolure qui rappellent les grands buffles de la campagne de Rome ou du Marais-Pontins, que Léopold Robert aimait tant, et qu'il peignait si bien, s'avancent d'un pas tranquille et lent, en tirant la charrue légère, que manœuvre un paysan robuste. On voit que c'est moins encore le travail lui-même que l'apprentissage du travail. C'est le premier pas dans la carrière que, sans plus s'arrêter, les pauvres bêtes vont désormais parcourir jusqu'à leur dernière heure.

A la tête de l'attelage, sa longue gaule à la main, une jeune paysanne, car tout est jeune dans cet heureux tableau, dirige leur marche et règle leur allure. La paix des champs s'exhale de toute part dans cette jolie composition, et l'on se répète tout bas à soi-même avec l'auteur des Bucoliques :

« *Felices nimium, sua si bona norint*
Agricolas ! »







VOIRIN

École des Tambours

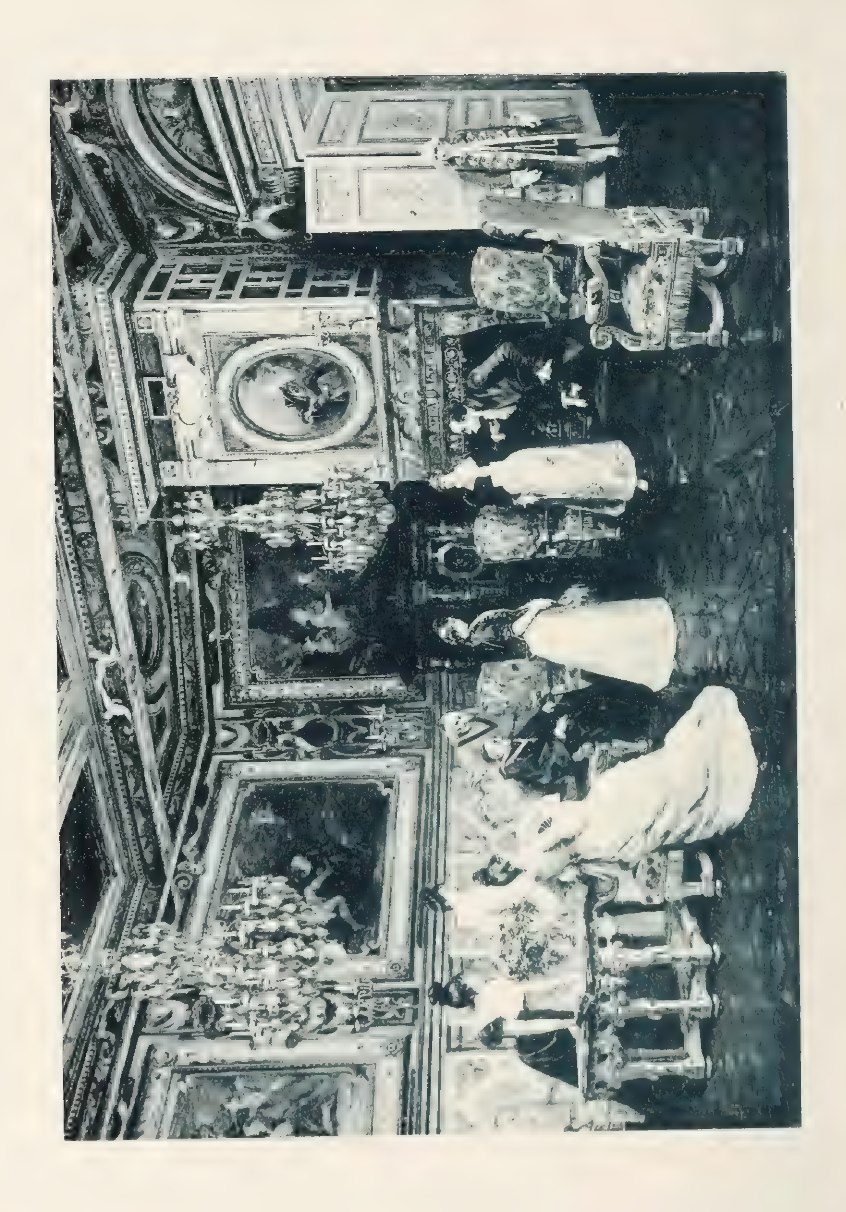
VOIRIN, qui vit au sein des loisirs inspirateurs de la province, est, parmi les jeunes peintres de l'école contemporaine, un de ceux qui possèdent au plus haut degré le sentiment très vif et très juste des choses de la vie militaire. On dirait qu'il a été élevé dans une caserne ; que le tambour a rythmé ses premiers pas, et que les sonneries du clairon règlent tous les actes de son existence. Il doit être très ferré sur la question des uniformes, et, si jamais il passait une inspection de nos troupes, je plaindrais le soldat dont le fourniment ne serait pas en ordre et les boutons au grand complet. C'est ainsi que jadis Horace Vernet, dit-on, rendait des points aux capitaines d'habillement pour tout qui regardait les questions

d'uniforme. Aujourd'hui que tout le monde est soldat, et que la nation tout entière n'est plus qu'un grand régiment, il est indispensable de posséder cette science, cette pratique et cette exactitude minutieuse, si l'on veut avoir une véritable autorité dans le tableau militaire.

Cette autorité, M. VOIRIN l'a conquise depuis longtemps déjà, et il est confirmé dans son grade (on voit que je ne veux pas sortir de l'armée) par la jolie toile qu'il expose aujourd'hui « *l'École des Tambours* »

— C'est l'hiver. Les rameaux noirs des arbres dépouillés frissonnent dans un ciel froid ; le blanc linceul des neiges s'étend sur la plaine glacée, et les hommes, l'onglée au bout des doigts, regrettent les délices de la chambrée chaude. Mais le devoir a porté, et sous l'œil de l'officier qui surveille le peloton, les petits tapins, obéissant à la canne du tambour-major, attaquent les caisses sonores, rythment des marches, exécutent des roulements et battent la charge. Tout cela est vu de très près, et rendu avec beaucoup de conscience et de vérité.

Je voudrais me payer ce joli tableau, si j'étais tambour-major, et même sans cela ! Mais n'a pas un VOIRIN qui veut !



GEORGES CAIN

Présentation de Lord Byron à Giulia Guiccioli

« Dites-moi, Monsieur, demandait un soir, en plein salon du faubourg Saint-Germain, le chancelier Pasquier au marquis de Boissy, retour d'Italie où il avait convolé, cette Madame Guiccioli que vous avez épousée tout récemment, est-elle la parente de cette fameuse marquise Guiccioli, qui aima si éperdument Lord Byron ? »

— C'est elle-même, Monsieur ! répondit le marquis, sans se déconcerter le moins du monde.

Cette franchise était de l'habileté, plus encore que de l'audace, car si jamais liaison fut affichée aux yeux du

monde, qui fut bien forcé d'en prendre son parti, ce fut, à coup sûr, celle de la plus blonde et de la plus charmante des marquises italiennes avec le plus illustre des poètes contemporains.

De la part de la marquise, ce ne fut pas seulement une passion, ce fut un culte.

Souvent, en ces dernières années, dans les causeries intimes, qu'abritaient, pendant les beaux soirs d'été, les grands arbres de son hôtel du passage de Londres, alors que les années avaient argenté l'or de ses longs cheveux, lorsqu'elle parlait du poète, l'émotion soulevait encore les dentelles de son corsage.

C'est donc avec un vif intérêt que nous assistons à la scène intime qui met en présence, pour la première fois, ceux qui, pendant de longues années, devaient être véritablement tout l'un pour l'autre.

M. Georges Cain a fait de cette présentation un des plus jolis tableaux de genre qu'il y ait en ce moment aux Champs-Elysées. La note élégante et aristocratique vibre là dans toute sa pureté, et, debout dans son salon, au milieu d'un Décaméron de jolies femmes, la Guiccioli nous apparaît comme la radieuse incarnation de la beauté, de la jeunesse et de la grâce.

BARILLOT

La Vallée de la Seule

Si les éleveurs de Normandie — des finauds qui entendent bien leurs affaires — voulaient nous prouver qu'ils sont capables d'un peu de reconnaissance, ils voteraient, sans plus tarder, les fonds nécessaires pour élever une statue sur le marché aux bestiaux de Sainte Mère-Eglise ou de Carentan, à celui de nos peintres qui a le mieux compris et le plus fidèlement rendu les grands types de la race bovine qui fait la richesse et la gloire de la presqu'île du Cottentin. — Cet homme là ,c'est Barillot.

Voici déjà longtemps que nous l'avons présenté pour la première fois aux lecteurs du *Paris-Salon*, et que nous reproduisons avec un véritable plaisir ses compositions magistrales, pleines de grandeur et de vérité. Parmi les

*

Animaliers dont nous rencontrons aujourd'hui les œuvres dans nos expositions, je ne vois vraiment pas qui pourrait lui disputer la palme.

Horace a dit quelque part :

« *Habent sua fata libelli!* »

Les livres ont leurs destinées.

N'en pourrait-on pas dire tout autant des lieux où nous naissons, et des noms que nous portons ?

Celui qui devait, parmi nos peintres d'animaux, occuper un des premiers rangs, a vu le jour dans un hameau de Lorraine qui s'appelait la *Grange-aux-Agneaux* ! Dès qu'il fut en possession des premiers rudiments de son art, Barillot comprit que son véritable atelier c'était la campagne largement ouverte, les champs libres et le plein air. Tout était pour lui un sujet d'étude, les prés, les bois, les guérets chargés de moissons, les eaux frissonnantes, les cieux empourprés des feux de l'aurore et du couchant, et les nuages argentés, glissant sur l'azur poli, dans l'éther.

Mais la Normandie et les magnifiques animaux qui tondent l'herbe savoureuse de la Manche et du Calvados obtinrent bientôt ses préférences — et les gardèrent...

Je ne puis qu'approuver son choix quand je regarde la *Vallée de la Seule* et ses vaches superbes — un des plus beaux tableaux du Salon des Champs-Élysées.



BARRIAS

Retour de la Circoncision

(SOUVENIR DE TUNIS)

Ce baptême sanglant, — la circoncision, — que les Orientaux pratiquent avec un couteau, est pour eux l'occasion de fêtes et de réjouissances publiques et privées, qui prennent parfois, grâce aux costumes nationaux et au déploiement du luxe et de la magnificence dont elle est le prétexte chez les gens riches, un caractère singulièrement pittoresque, et bien fait pour tenter les pinceaux d'un artiste aussi amoureux que M. Barrias de la forme et de la couleur.

Il y a, dans la [illegible] brillante qu'il expose aujourd'hui, une verve, une [illegible] un éclat, un mouvement que nous

*

avons rencontrés rarement à un tel degré, même chez l'auteur de tant d'œuvres aimables et bienvenues.

Le peintre a choisi le moment où le cortège sort de la Mosquée pour retourner au palais, où l'on attend le nouveau circoncis. Le père, monté sur un cheval de race, magnifiquement harnaché, s'avance, la bourse à la main, et faisant largesse. Devant lui, autour de lui, partout, la foule se presse, criant, hurlant, gesticulant. Les uns déploient des étendards, dont la hampe porte le globe et le croissant ; les autres sonnent des fanfares ou battent la caisse; ceux-ci applaudissent; ceux-là lèvent les mains au ciel, comme dans l'extase de l'adoration et de la prière, tout prêts à chanter le « *Nunc dimittis* » du grand prêtre Siméon, parce qu'ils ont comtemplé une fois de plus l'œuvre de l'acier béni. — Des femmes voilées apparaissent sur les terrasses, regardant de loin — et de haut — le spectacle qui se déroule sous leurs yeux — et complètent ce curieux ensemble.

M. Barrias, dans cette œuvre de conscience et de labeur, a réuni plus de types et de physionomies qu'il n'en faudrait pour faire la fortune de dix tableaux.







ENRIQUE MELIDA

Communion de religieuses

POUR le grand public comme pour la critique elle-même, jusqu'ici, M. ENRIQUE MELIDA, né *tra Los Montes*, de pur-sang Castillan, s'était fait connaître surtout comme peintre de genre espagnol, excellant à nous peindre les scènes de la vie populaire de l'autre côté des Pyrénées, et à nous rendre ces beaux types de *Majas* et de *Mañolas*, capiteuses comme des bouquets de jasmin, et qui sont bien les plus jolies fleurs d'amour que la main passionnée de don Juan puisse cueillir sur la plante humaine. Que de fois son pinceau a évoqué dans notre esprit et devant nos yeux, l'attrayante vision de ces belles créatures aux yeux de feu, à la chevelure aile de corbeau, au pied cambré, à la taille souple, ondoyant sous le velours de la basquine !

M. ENRIQUE MELIDA aurait pu s'attarder longtemps dans

un genre aimable sans que personne eût eu le droit de s'en plaindre, puisqu'il y trouvait le succès... mais voilà qu'il s'écrie, comme le poète :

Paulo majora canamus !

Et ces chants plus nobles et plus beaux, il les a trouvés !

Avec sa *Communion de Religieuses*, M. Melida sort du tableau de genre pour entrer dans la grande peinture. Cette belle composition, si simple de moyens et si puissante d'effet, donnera à son auteur une place très enviée dans l'estime des gens de goût.

Il y a dans cette page magnifique une intensité de foi, une ardeur mystique d'amour de Dieu que je ne retrouve dans mes souvenirs qu'en remontant jusqu'à ces vieux maîtres espagnols, qui ne voulaient peindre qu'à genoux, et qui, dans leurs mystiques extases, voyaient passer devant eux Jésus, la Vierge, les Anges et les Saints.

La composition de M. Melida est très simple dans sa grandeur même. Cinq ou six religieuses, à genoux au pied de la Sainte Table, attendent l'hostie qu'un vieux prêtre leur apporte. Très imposantes de tenue et d'attitude dans la robe blanche et sous le manteau noir des Dominicaines, elles arrivent à une puissance d'expression que nous avons bien rarement rencontrée sur un visage humain. Ces femmes-là sont des saintes, et M. Melida les a interprétées avec une conscience et une sincérité tout à fait remarquables.



BROZIK

La collation des faucheurs

Brozik, qui est d'origine tchèque, nous a donné pendant longtemps tout une série de types étrangers, à demi orientaux. Il a pris plaisir à faire défiler devant nous les races gracieuses et poétiques, toujours pittoresques, aussi attrayantes pour nos yeux que pour ses pinceaux, qui boivent les eaux froides de la Moldau, de la Théisse et du beau Danube bleu.

Nous y primes grand plaisir, et, avec nous, tout ce bon public parisien, toujours épris de l'étrange et de l'étranger, ami de ce qui vient de loin.

Mais aujourd'hui, M. Brozik, établi chez nous, marié, père de famille, ayant pignon sur rue, sent peut-être se

calmer quelque peu ses ardeurs nomades, et, nous le voyons maintenant s'attaquer à des sujets français, et sans aller chercher ses motifs *trans flumina* ou *tra los montes*, se contenter de peindre les scènes de la vie ordinaire, de la vie rustique, le plus souvent, qu'il a tous les jours sous les yeux, comme ferait, par exemple, Lhermite ou Veyrassat.

C'est un tableau robuste, sain, vigoureux et vrai, celui que reproduit aujourd'hui notre *Paris-Salon*, et que l'artiste intitule : *La collation des Faucheurs.*

Nous sommes en pleine campagne, la vue s'étend au loin sur la plaine immense, par delà les blés mûrs, jusqu'aux toits rustiques et au clocher modeste d'un village qui sert de limite à l'horizon.

Au premier plan le groupe des *Faucheurs*, en des attitudes diverses, mais toujours vraies, toujours naturelles. Les uns assis, les autres couchés, ceux-ci mangeant et buvant, ceux-là regardant les femmes et les enfants qui sont venus animer leur repas frugal. Jolie peinture empruntée à la vie réelle, et rendue avec autant de force que de sobriété.

JULES BRETON

Le Pardon de Kergoat

JULES BRETON et moi nous sommes à peu près de la même génération ; nous avons débuté en même temps dans la vie artistique et littéraire, et nous avons combattu ensemble le bon combat. Mais toutes ses batailles, à lui, étaient des victoires, et c'est par des étapes glorieuses qu'il marchait à la conquête de la grande position qu'il occupe aujourd'hui dans notre École contemporaine.

Très épris de la Nature, pour laquelle il professe un culte que j'appellerai volontiers religieux ; très ému en face de ses œuvres ; ayant fait du type humain une étude profonde et consciencieuse, JULES BRETON, qui a surtout le respect de la vérité, en est le serviteur et non l'esclave.

Il sait que l'Art est un choix, et que le véritable artiste interprète ce qu'il voit et ne le copie pas. Poète toujours,

et non seulement quand il écrit les beaux vers que nous aimons à lire, JULES BRETON ne recherche pas seulement l'effet pittoresque dont il est le maître, et dont il dispose à son gré, il cherche surtout à faire rayonner les âmes sur les visages, et à créer la beauté, non seulement par les traits mais plus encore par l'expression. L'extase des contemplations rêveuses, l'exaltation mystique des sentiments religieux, ont fait de lui, avec la différence des milieux et des époques, le rival heureux des grands Espagnols qui s'appellent Moralès et Murillo.

Le *Pardon de Kergoat*, que nous reproduisons aujourd'hui, est destiné à prendre place parmi les compositions les plus importantes de JULES BRETON. C'est peut-être la page capitale de son œuvre si nombreux et si divers. Jamais l'artiste n'avait fait preuve d'une telle habileté ni d'une telle puissance à disposer et à remuer les masses. C'est tout un monde que nous avons là devant nous. Et quelle intensité de vie dans toutes ces têtes, sur lesquelles passe le frisson des grandes émotions ! Je la retrouve bien là, ma Bretagne d'autrefois, les hommes aux longs cheveux, les femmes aux robes blanches ou rouges, agrémentées d'ornements d'or ou d'argent... La procession défile sous bois, recueillie, chantant des hymnes, murmurant des prières, portant les saintes images, et se hâtant vers la vieille église de granit — dernier terme du saint pélérinage.



TOUDOUZE

Le portrait de la Marquise de B.

La critique manquerait de justice et de goût si elle ne faisait point à M. ÉDOUARD TOUDOUZE une place à part, et une très belle place, dans l'histoire de l'art contemporain.

ÉDOUARD TOUDOUZE est, en effet, un de ces vaillants dont on aime à suivre les travaux, aussi intéressants par leur variété que par leur valeur. L'artiste, chez lui, se double d'un curieux et d'un connaisseur. On peut dire qu'il a poussé sa pointe dans toutes les directions, et laissé partout des traces de son passage. La Renaissance ne lui est pas moins familière que le XIXe siècle, et il lui est indifférent de s'enfoncer dans les profondeurs mystérieuses du moyen-âge, ou de remonter jusqu'à cette sereine et lumi-

neuse antiquité du monde grecque, inépuisable et charmante inspiration des peintres, des sculpteurs et des poètes. Nous connaissons peu de compositions plus aimables que ce *Triomphe de Diane*, reproduit il y a quelques années dans notre *Paris-Salon*, et qui nous montrait, dans la transparence du ciel, la Reine des astres et la Souveraine de la nuit, la flamme au front, et l'arc à la main, entourée d'un cortège de génies aériens, voltigeant autour d'elle, et répandant partout l'animation et la vie.

Aujourd'hui, avec son *Portrait de la marquise de B.*, d'une tournure si fière et d'une allure si élégante, ÉDOUARD TOUDOUZE nous prouve que, dans tous les sujets, on peut mettre beaucoup d'art, et faire à l'idéal la part qu'il réclame toujours et à laquelle il a droit.

La Marquise, en falbalas et en grands atours, tenant en main, comme un sceptre, une grande canne à pomme d'or, une aigrette de plumes blanches dans ses beaux cheveux blonds, s'avance vers nous, le sourire aux lèvres, comme une Reine sortant des grands appartements de Versailles, avec une majesté tempérée par la grâce. On dirait une vision d'un autre siècle, un rayonnant souvenir de cette époque à jamais disparue, où la Société Française connut dans toute sa plénitude ce qu'elle appelait si bien « *le bonheur de vivre !* »





LOUIS DE SCHRYVER

La Fin d'un Rêve

Les peintres sont heureux. Leur pinceau vaut pour eux la baguette d'un enchanteur ; il les transporte d'un bout du monde à l'autre, et leur fantaisie, mobile comme le caprice, leur permet d'aborder tour à tour les genres les plus divers, et de traiter les sujets les plus opposés.

Beaucoup de gens n'ont vu jusqu'ici dans M. Louis de Schryver que le peintre attitré des fleurs, célébrant avec ses pinceaux joyeux, la fête du printemps revenu, et les femmes, pimpantes et jolies, heureuses d'être jeunes, heureuses d'être belles, et fourrageant dans les roses, pendant la saison adorable et charmante où le ciel est bleu comme une coupole de saphir ; où le soleil, à pleins rayons, jette une poussière d'or à travers les rameaux aux verdures renaissantes ; où les poitrines se dilatent avidement pour aspirer des souffles tièdes ; où des effluves de parfums pas-

sent dans l'air embaumé; où, pour toute créature, rien que de vivre c'est déja du bonheur!

Mais, tout à coup, le riant tableau s'évanouit, et c'est une scène de deuil qui se déroute devant nos yeux attristés.

Sunt lacrymæ rerum !

comme a dit le plus doux et le plus mélancolique des poètes..... Le sourire a fait place aux pleurs! Que lui est-il donc arrivé à cette belle créature qui semblait faite pour ne connaître de la vie que ses séductions et ses ivresses ?

De longs voiles de crèpe cachent sa taille souple d'Andalouse, et l'on devine humides ces beaux yeux de brune, dont les regards sont doux comme des rayons d'étoiles, et que l'on voudrait essuyer avec des baisers!

C'est la fin du rêve ! Mademoiselle, me dit le peintre, qui semble vous connaître. En est-il bien sûr, et ne sait-il donc pas, mon beau lis d'Espagne, qu'à votre âge le rêve succède au rêve, et que la femme vit dans une série incessamment renouvelée d'enchantements, d'illusions et d'amours?...

Quoiqu'il en soit de cette thèse, que l'artiste, sans nul doute, est plus apte à discuter que moi, il a fait un très beau tableau, un des plus pathétiques qui soient au *Salon*, d'une exécution absolument remarquable, et méritant tous les éloges que je lui donne de grand cœur!



MUNKACSY

L'Incorrigible

Il faudrait remonter assez loin dans l'œuvre du célèbre peintre hongrois, pour retrouver l'équivalent du tableau qu'il expose aujourd'hui sous ce titre : l'*Incorrigible*.

Après avoir fait sa trouée avec autant de fougue que d'audace, grâce à ses compositions traitées dans la manière noire, qui nous représentaient des bandits, des misérables, des batteurs d'estrade et des condamnés, types énergiques et farouches, pris en dehors de la société — souvent ses ennemis — mais que l'artiste idéalisait et poétisait avec un art prestigieux, le maître changea tout à coup sa manière.

On sait, en effet que, depuis lors, Michel de Munkacsy, peintre lauréat, presque officiel, de l'empire Austro-Hongrois, a tenté des pointes brillantes dans la peinture histo-

rique et religieuse, aussi bien que dans la grande décoration artistique.

Nous fûmes heureux de reproduire, l'an passé, l'*Apothéose de la Renaissance*, destinée à un palais de Vienne, et tout le monde se souvient encore de ces deux grandes compositions empruntées à la Passion du Christ, si vibrantes et si pathétiques toutes deux, la *Condamnation* et le *Crucifiement* du fils de l'homme.

L'*Incorrigible* nous transporte dans une tout autre sphère d'impressions et d'idées.

Nous sommes dans un cabaret hongrois. L'*Incorrigible* en est un des piliers. Il a bu ; il boit ; il boira !

Mais il ne trouve pas le bonheur dans le vin... C'est le remords et la douleur que je lis sur ses traits contractés. On dirait qu'il se débat sans espoir sous l'étreinte de la passion fatale.

Autour de lui, moqueurs, endiablés, impitoyables, ironiques comme le Méphistofélès qui damna Faust et perdit Marguerite, les Tsiganes lui jouent leur musique énervante. L'incorrigible ne se corrigera plus ! Ceci c'est que l'on appelle du Munkacsy de derrière les fagots !

LÉON BONNAT

La Jeunesse de Samson

CELUI que l'on appela si longtemps le portraitiste des rois et le roi des portraitistes, LÉON BONNAT sort aujourd'hui de la galerie peuplée par lui de toutes les célébrités contemporaines, pour nous donner un tableau. C'est là un vrai régal d'amateur, qui nous fera marquer d'une pierre blanche, à la mode des anciens, notant ainsi les jours heureux, le millésime du Salon de 1891.

La *Jeunesse de Samson*, telle que LÉON BONNAT la raconte avec son pinceau magistral est une des œuvres les plus remarquables que nous ayons vues depuis longtemps. Il y a là dedans une force, une grandeur, une puissance que l'on ne rencontre que chez les artistes de premier or-

*

dre. C'est une page digne des plus grands maîtres florentins de la Renaissance. Quel livre que la Bible illustrée par Bonnat avec des coups de crayon comme celui-ci ! L'académie de Samson, debout, dominant la bête féroce, vaincue et domptée, est un modèle achevé de musculature puissante, dont la force n'exclut point l'élégance. Ce n'est point l'entassement des biceps et des deltoïdes de l'Hercule Farnèse, qui finit par n'être plus qu'une montagne de chair, dans laquelle le sculpteur ébauche des bras, des cuisses et des épaules, que l'exagération voulue de leurs proportions rend tellement massives que l'on se demande si le mouvement leur est encore possible. Ici, au contraire, tout est harmonieux et superbe, et l'on devine l'aisance, la souplesse et l'eurythmie qui règlent toute l'action de ce corps jeune, et d'un si admirable équilibre. Les cheveux promis aux ciseaux de Dalila flottent encore librement sur les épaules du jeune athlète. Quant au lion vaincu, mais terrible encore, Barye l'aurait signé des deux mains. La *Jeunesse de Samson* est le chef-d'œuvre du *Salon* de 1891.





EUGÈNE THIRION

L'Histoire

PANNEAU DÉCORATIF DESTINÉ A LA SALLE DES LETTRES
HOTEL DE VILLE DE PARIS

Si l'on me demandait de faire connaître en quelques mots l'esthétique d'Eugène Thirion, je me rencontrerais, je crois, avec plus d'un juge, en disant que cet artiste, plein de savoir et de goût, est surtout ami des choses délicates et réservées, et porté par tempérament aux créations élégantes ; que l'émotion chez lui est toujours sobre et contenue, et son dessin toujours juste, d'une grande recherche, et, en même temps, d'une grande pureté, plein de grâce dans sa correction même ; d'une coloration toujours fine et souvent très harmonieuse.

*

Quand il traite les figures allégoriques, qui rentrent tout naturellement dans sa manière, par son allure générale et par les nuances les plus caractérisées de son style, il se rapproche assez volontiers des maîtres de la Renaissance, dont il possède la ligne souple et allongée, les emmanchements délicats, et certaine correction un peu hautaine. Je n'en connais guère parmi ceux d'aujourd'hui qui, tout en ayant le sentiment des exigences de la vie moderne, conservent aussi fidèlement que lui le souvenir et la tradition des habiles décorateurs du XVIe siècle. Il est le peintre né des Grâces et des Muses.

Sa grande figure de l'*Histoire*, destinée à la décoration de la salle des lettres à l'Hôtel de Ville de Paris, peut passer pour un excellent spécimen de sa manière. Ce n'est pas la *Clio* sévère, burinant les fastes de l'humanité sur des tables d'airain. C'est une femme aimable, qui va dans le monde, et qui ne voudrait point faire peur aux invités de ces Messieurs du Conseil municipal. Mais elle n'en est pas moins attentive à son œuvre. Elle regarde et elle voit ; elle écoute et elle entend ; elle sourit même, en se souvenant des interpellations saugrenues de la dernière séance, et des luttes renaissantes de nos bons édiles, avec les deux préfets. On voit qu'elle est bien à sa place ici.


Eug Thirion .1891.



TONY-ROBERT FLEURY

Le Billet doux

Tony-Robert Fleury est bien, parmi les peintres de sa génération, un de ceux dont les débuts ont le plus vivement impressionné le public parisien. Fils d'un père qui occupa longtemps une place éminente dans l'art contemporain, il a trouvé dans son berceau le sentiment du grand art, et, en s'y livrant, il n'a fait que suivre, avec une sorte de pieux respect, les traditions paternelles. La *Prise de Corinthe* par les légions de Mummius, qui fut pour lui ce véritable coup d'essai, qui vaut souvent des coups de maître, s'imposa tout d'abord à l'attention de la critique, et fit entrer dans l'oreille et l'esprit de la foule, un nom qu'elle ne devait plus oublier....

D'autres compositions historiques, moins importantes peut-être comme dimensions, continuèrent à nous révéler chez le jeune artiste une réelle intelligence du passé, qu'il

reconstituait à nos yeux avec une puissance d'évocation remarquable.

Plus tard, son joli tableau des *Nièces de Mazarin* nous prouva que, dans l'Histoire même, il savait trouver et choisir les pages aimables et souriantes, dans lesquelles s'adoucit Clio, la muse parfois sévère, mais toujours belle.

Aujourd'hui, l'artiste se familiarise jusqu'au tableau de genre, et son *Billet doux* fait toutes les concessions voulues au goût du jour.

Celle à qui sont écrites ces lignes galantes, si attentivement lues, avec un recueillement qui nous permet de croire que, chez elle, ce n'est pas une simple affaire de galanterie, mais que le sentiment y joue aussi son rôle, porte avec beaucoup d'élégance et de crânerie le joli costume des femmes de l'aristocratie sous le règne de Louis XVI et de Marie-Antoinette....

L'intérieur, fort joli vraiment, et bien *du temps*, comme disent les collectionneurs, et les deux colombes, qui roucoulent dans la cage sur laquelle s'appuie négligemment la jeune et belle créature nous permettent de croire que nous sommes chez une grande amoureuse.

M. Robert Fleury l'a faite assez charmante pour que l'on regrette de ne pas être son correspondant.



VICTOR GILBERT

Midi

La Gloire, cette coquette qui aime les jeunes, n'a pas fait attendre longtemps Victor Gilbert. Il a conquis en quelques années, une notoriété que lui envient beaucoup d'artistes qui, comme les ouvriers de la première heure, dont parle l'Évangile, portent depuis longtemps le poids du jour et de la chaleur.

Gilbert consacre un talent très sûr de lui, et une exécution à la fois très fine et très serrée, à la reproduction des scènes de la vie populaire, que nous avons tous les jours sous les yeux en parcourant Paris. Amateur du plein air, qui lui montre les choses sous un jour toujours vrai, sans qu'il ait jamais à redouter les conventions et les partis-pris de l'atelier, il saisit ses types sans les faire poser, et les croque sans qu'ils s'en doutent dans la sincérité de leurs attitudes et dans la sincérité de leurs sentiments, avant qu'ils n'aient eu le temps de feindre et de dissimu-

ler. Nous lui devons, en ce genre, des petits chefs-d'œuvre dont il a trouvé le motif un peu partout, et qui révèlent chez lui une finesse de touche et une justesse d'observation que l'on ne trouvera jamais en défaut. Nous connaissons de lui des marchands de volailles et de gibiers, des fruitières et des marchandes des quatre saisons, des cuisinières faisant leur marché, ou méditant la danse de l'anse du panier, qui n'a pas moins d'attrait pour elles que la danse du ventre pour les oisifs du Caire, de Damas, ou d'Alger, dignes du plus fin pinceau des maîtres Hollandais.

Mais, pour remarquables que fussent ces compositions, que personne ne goûte plus que nous, il nous faut cependant reconnaître qu'aucune n'avait encore eu l'importance de celle que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs du *Paris-Salon.*

L'artiste appelle cela *Midi.* Nous sommes dans un quartier populaire ; c'est l'heure de la sortie pour le déjeuner. Les abeilles s'élancent hors de la ruche laborieuse, et se répandent dans toutes les directions, en quête de la nourriture, qu'elles vont chercher dans les crèmeries et dans les bouillons à bon marché.

Il règne dans toute la composition un entrain, une animation, une vie dont on se ferait difficilement une idée... Le pinceau de M. GILBERT nous transporte en pleine réalité.

DOUCET

Ma Famille

DOUCET, le peintre de la jeunesse, de la grâce et de l'élégance, qui, à l'heure même où nous écrivons, obtient un si vif succès dans les salons de Georges Petit, où, parmi tant de pastels excellents, les amateurs remarquent et admirent un portrait de femme dans la prime fleur de sa beauté, M. DOUCET a voulu nous prouver que s'il savait se répandre dans les milieux élégants où se déploient les pompes de la grande existence, il ne se laisse pas tellement dominer par les séductions du *high-life* qu'il ne sache aussi, à l'heure propice, se recueillir dans l'intimité du foyer domestique.

C'est une autre face de son talent qu'il nous permet d'apprécier aujourd'hui. *Ma Famille!* dit le livret.

*

Quand on a des parents comme ceux-là, on fait bien de les montrer, car il serait difficile, en vérité, de se figurer un milieu où l'on respire plus que dans celui-ci, je ne sais quel parfum d'honnêteté et d'honneur....

De cette famille, nous ne connaissons absolument rien, que ce qu'il plaît au peintre de nous en montrer — mais je devine que ce bon vieux couple a dû se retirer aux champs, après fortune faite, et que le bonheur et la paix dont il jouit maintenant est le prix et la récompense de toute une vie de labeur et d'efforts, qui suivit la ligne droite toujours, en prenant la probité pour guide.

Mais, pour vénérable qu'elle soit, la vieillesse chenue ne suffirait peut-être pas à faire la joie d'un tableau — M. Doucet l'a compris — et sur les genoux de l'aînée il assied une belle fillette de dix ans, fraîche comme une fleur, œil souriant et bouche pensive, joli visage de Keepsake anglais, encadré dans l'opulence de ses boucles brunes.

Heureux fils et heureux père, aimable et cher artiste !




L. Doucet
1890

HORACE de CALLIAS

Une Soirée dans le monde

Horace de Callias, fils de bonne mère, a profité des belles relations qu'il a su se créer dans la société parisienne, pour devenir le peintre du high-life et l'historiographe des fêtes mondaines, dont il écrit la chronique avec ses pinceaux.

Nous lui dûmes, l'an passé, la reproduction très exacte, et en même temps très intelligente et très poétiquement interprétée, du salon de Mme la baronne Double, plus riche que bien des musées, en tableaux, en objets d'art et de haute curiosité.

M. Horace de Callias, qui est lui-même un collectionneur plein de goût et de savoir, est plus autorisé que personne pour traiter ces sujets qui exigent, tout à la fois,

*

le tact de l'homme de bonne compagnie et l'habileté de l'artiste.

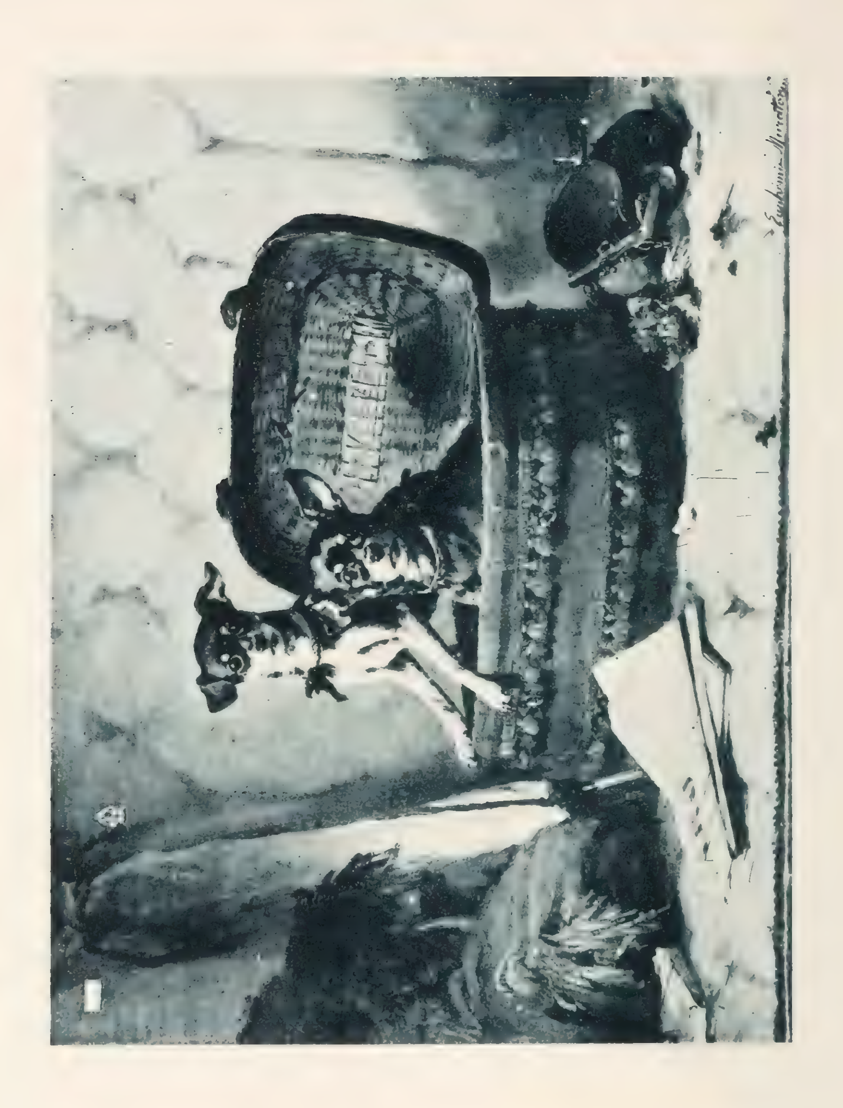
La *Soirée dans le monde*, que nous reproduisons ici, a pour théâtre l'hôtel de l'aimable et sympathique directeur de l'*Illustration*, auquel il suffit d'entr'ouvrir ses portes pour recevoir une élite mondaine.

L'arrangement est exquis, tout à la fois élégant et grandiose, et se prêtant merveilleusement à cette mise en scène pittoresque sans laquelle tout tableau est impossible.

Ainsi qu'il arrive dans presque toutes les installations luxueuses et vraiment élégantes, le salon, par une vaste baie, communique avec une serre qui le complète et le prolonge. Les invités eux-mêmes s'arrangent en beaux groupes, et semblent faire partie de la décoration générale. Les habits noirs des hommes font paraître les fleurs plus brillantes ; tandis que les robes blanches des femmes relèvent les verdures sombres d'une note claire et gaie.

Cependant, l'enfant prodige, la petite Naudin, à deux pas du piano, debout, en robe courte, qui laisse voir sa jambe fine et son pied cambré, regarde tout ce beau monde avec une assurance modeste, et, instruite à l'école paternelle, chante ces mélodies italiennes que ne fera pas oublier la musique de l'avenir. Joli tableau qui nous laisse dans l'âme une impression heureuse.





Mme EUPHÉMIE MURATON

En Train de Plaisir

1re CLASSE

Madame Euphémie Muraton, sans jamais abdiquer cette grâce de la femme que l'on retrouve dans toutes ses œuvres — on les aimerait moins si elle en était absente — apporte pourtant dans sa consciencieuse exécution, je ne sais quelle franchise virile, qui n'est certes pas pour nous déplaire.

L'aimable et sympathique artiste adore les animaux, qui le lui rendent bien. On assure qu'elle charme les oiseaux, et que, pendant les beaux jours d'été, qu'elle va passer en Touraine, dans sa maison des Champs, on voit les hôtes emplumés de ses jardins voltiger autour de sa tête, se poser sur ses bras, et, comme le fameux et trop insinuant moineau de Lesbie, prendre délicatement le

grain de mil entre ses lèvres. On raconte aussi qu'elle a fasciné l'âne de son métayer, qui ne jure plus que par elle, et que si jamais le ciel renouvelait pour lui le miracle accompli jadis en faveur de l'ânesse de Balaam, c'est avec elle seule qu'il daignerait engager la conversation.

Mais ce sont les chiens qui sont les favoris et les privilégiés de Mme MURATON. Il n'est point de modèle qu'elle préfère à ses petits terriers écossais. Il est vrai qu'ils tiennent la pose comme les rois d'aventure, les princes et les prophètes d'occasion, les héros ou les bandits — à dix francs par jour — qui montent sur l'estrade de l'Ecole des Beaux-Arts oude l'atelier Julian.

Voyez plutôt César et Pompée, les deux petits Écossais noirs, tachetés de blanc et marqués de feu, qui voyagent en train express, et en première classe, sans doute pour aller voir la bataille des fleurs, à Nice, à Cannes ou à Menton.

Leur maîtresse, avec laquelle ils se sont ménagé un tête-à-tête, a sans doute profité de cinq minutes d'arrêt réglementaire pour se dégourdir les jambes, en faisant les cent pas devant le buffet de la station ; mais, bien qu'elle leur ait laissé un journal pour se distraire, leurs yeux d'escarboucles, tournés vers la portière, semblent attendre impatiemment le retour de l'aimée... Tout cela est fort habilement peint, avec beaucoup d'esprit, d'entrain et de gaieté.



JEAN AUBERT

Les captives de l'Amour

JEAN AUBERT est comme Anacréon, il ne peut chanter que l'Amour !

Un jour on lui avait commandé un tableau de sainteté pour une église... *Saint Jérôme expliquant la Bible aux dames romaines.*

Il se met bravement à l'œuvre, s'absorbe dans sa pensée travaille trois jours sans presque boire ni manger... et montre son esquisse à un ami sincère...

Il avait peint l'Amour apprenant l'alphabet à trois jeunes filles !...

Il comprit qu'il ne faut pas forcer son talent, ni désobéir à sa vocation, et, depuis lors, à l'exemple du poète,

dont les œuvres sont devenues son bréviaire, il ne peint plus que l'Amour et les Amours.

Je dois reconnaître qu'il les peint bien, et qu'il a fait de véritables petits chefs-d'œuvre en ce genre. Comme Louis Hamon, dont il fut l'ami, et dont il est l'héritier, il ajoute chaque année un anneau à la chaîne d'or qui rattache l'art contemporain aux maîtres charmants qui furent les Néo-Grecs d'Herculanum et de Pompéï.

Jean Aubert s'est fait en ce genre une spécialité dans laquelle il ne connaît plus de rivaux. L'ingéniosité de son pinceau n'est surpassée que par sa délicatesse, et ses tableaux d'un dessin si correct, d'une facture si facile et d'une composition toujours si piquante, ont répandu son nom dans les Deux-Mondes. Il exporte beaucoup et il exportera toujours. Car, en dépit de toutes les tentatives de protection, l'Amour ne cessera jamais de pratiquer le libre échange. C'est de celà qu'il vit...

Les *Captives de l'Amour*, que nous offre aujourd'hui Jean Aubert, prendront place parmi ses plus belles œuvres, et l'on plaindra les jolies filles que ces petits sans-culottes emmènent si méchamment au violon... S'il y a flagrant délit, elles auront du moins la chance d'esquiver la prison préventive. La neuvième Chambre enlève prestement ces affaires-là !

GRIDEL

L'Exode

J'aime les orateurs qui parlent de ce qu'ils savent, et les peintres qui traitent les sujets à eux connus et familiers.

C'est à M. Gridel que je pense en écrivant ces lignes.

M. Gridel, qui se complait dans les sujets de chasse, et qui les traite, d'ailleurs, avec une réelle supériorité, est un arrière neveu de Nemrod, qui fut, comme on sait, un grand chasseur devant l'Éternel, et un petit cousin de notre vénéré Saint-Hubert, patron de tous les grands veneurs passés, présents et futurs. Vivant au milieu de nos vastes forêts de l'Est, il connaît mieux que personne les mœurs, les usages, et les habitudes des fauves et des bêtes noires. Taillé en hercule, et confiant dans la force indomptable de ses biceps d'acier, il attaque à l'épieu, comme les

robustes barons du Moyen-Age, le solitaire au ferme. Les chroniques cynégétiques de la Lorraine affirment que ce vaillant a mis à male-mort son treize centième sanglier en l'an de grâce... et de chasse 1890.

On le comprend de reste : vivant et travaillant dans de pareilles conditions, un homme de science et de conscience, doublé d'un véritable artiste, doit donner à ses œuvres un caractère de vérité que la critique la plus sévère trouverait malaisément en défaut. Cet accent de sincérité, qui s'unit chez lui à une couleur locale saisissante, nous fait rechercher, dans toutes nos expositions, les œuvres saines, vivantes, et bien venues de M. Gridel.

Ne trouvez-vous pas comme moi qu'il y a une sorte de poésie sauvage, mais réelle et grandiose dans ce tableau au titre bliblique l'*Exode*, qu'il expose aujourd'hui.

C'est l'hiver. La rude compagnie a épuisé les ressources de la forêt paternelle, et, criant famine, elle va chercher la pâture ailleurs. Les vieux flanquent la troupe ; les petits sont au milieu. Le groin au vent, la hure hérissée, leur œil de feu dévorant l'espace — lentement, mais sûrement, les émigrants s'avancent par la plaine immense. — Très grand effet !



CHARTRAN

Portrait de Mlle Brandès

Je tiens M. Chartran pour un des esprits les plus distingués de la présente génération artistique. Nourri de la moelle généreuse de la saine antiquité, il a du style en toute chose, et, pour peu qu'il en eût le temps, il saurait écrire comme il sait peindre. Son pinceau vaillant s'attaque à l'histoire, quand il lui plait, et interprète avec une souveraine aisance le symbole mythologique cher à la peinture décorative. Mais, depuis quelques années déjà, l'artiste si sûr et si maître de son talent, s'applique de préférence à l'étude ardue et passionnante du masque humain. Il y réussit comme à tout ce qu'il entreprend, et il est classé aujourd'hui parmi nos meilleurs peintres de portraits.

Il sait, d'ailleurs, choisir ses modèles, et tout le monde trouvera qu'il a été bien inspiré en essayant de nous rendre, avec la vive originalité de sa nature, la tête de sphinx,

*

à la fois captivante et troublante, dans le mystère de sa bouche discrète et de son œil profond, d'une de nos artistes dramatiques les plus en vue et les plus regardées.

Ce n'était point la besogne d'un pinceau vulgaire que de transporter de la scène dans un cadre la figure fine et mobile de *Marthe Brandès*, cette sœur de Rachel, dont elle a le sang juif dans les veines, et dont la jupe, qui secoue du feu, porte dans ses plis le drame et la comédie. — Visage étrange et attirant, avec son sourire de Joconde, et son regard qui pénètre et qu'on ne pénètre pas, créature d'une essence à part, qui semble planer au-dessus des orages de la passion qu'elle interprète ; — froide au milieu des feux qu'elle allume, pareille à la salamandre héraldique qui se joue dans les flammes, sans laisser entamer les écailles de son incombustible armure.

Mademoiselle Brandès, si merveilleusement à l'aise sur les planches, n'est pas une enfant de la balle ; elle est bien née ; les bonnes petites camarades trouvent même qu'elle est trop bien élevée. Ne nous étonnons donc point si, dans ce joli portrait qui restera, un observateur aussi sagace que Chartran, a tenu surtout à mettre en relief, dans un galbe pur, le côté correct et mondain d'un modèle qu'il suffisait de nous montrer comme nous le voyons, pour le faire charmant.




1406

GÉROME

Béatitude

Gérôme a fourni une longue et laborieuse carrière, et si quelqu'un a le droit de dormir sur ses lauriers, c'est bien lui ! Où sont-ils ces jours d'antan, où, dans un cordial banquet, présidé par Gleyre, un véritable artiste aussi, celui-là, et des plus délicats et des plus fins, nous fêtions le succès de ce *Combat de coqs*, qui, du jour au lendemain, donna la célébrité à son jeune auteur.

Depuis lors, quelle production incessante et infatigable ! Combien d'œuvres de premier ordre sorties de ce cerveau de penseur et de cette main de maître-ouvrier !...

On peut dire qu'il en a rempli les deux mondes ! De ce côté-ci de l'Océan comme de l'autre pas une galerie célèbre qui n'ait un tableau de l'illustre maître. Il fait prime à Rotterdam et à Boston, à Paris, et à Londres, à Saint Pétersbourg et à Madrid. On ne le voit guère dans les

ventes : ses tableaux sont classés, et ne sortent plus des heureuses galeries qui les possèdent.

Observateur très fin, dessinateur impeccable, GÉRÔME a promené à travers le monde son infatigable activité. Épris de l'Art antique, il a des délicatesses et des grâces qui auraient ravi les contemporains de Périclès et les amis d'Aspasie. Fasciné un moment par le charme de la lumière orientale, il nous a donné des intérieurs de sérail et de harem qui sont de petites merveilles de goût et d'arrangement, encadrant les plus ravissantes études des types féminins qui puissent enchanter l'œil amoureux des dilettantes de la beauté.

Mais voilà que, tout d'un coup, GÉRÔME a trouvé qu'il peignait depuis bien longtemps, et que le moment était peut-être venu de faire autre chose. Et alors, sans pour cela briser ses pinceaux, il a saisi l'ébauchoir, et avec cette force de volonté et cette souplesse de talent qui sont les traits caractéristiques de cette merveilleuse nature, il s'est improvisé sculpteur, et tous ceux qui verront la *Béatitude* de son lion au repos trouveront qu'il a eu raison. La souveraine puissance du vieux monarque éclate dans tous les traits de cette majesté satisfaite et tranquille, et l'on croit l'entendre rugir le mot du poète :

Ego nominor Leo !

Léon, c'est aussi le nom de GÉRÔME — un autre lion !



GUSTAVE POPELIN

Rêverie

Gustave Popelin est un mignon de la fortune, et l'on peut dire de lui, comme le proverbe anglais, qu'il est né avec une cuillère d'argent dans la bouche. Fils d'un père qui tient une place très belle et tout à fait à part dans l'Art contemporain, dont la plume vaut le pinceau, et dont nous lisons les livres avec autant d'intérêt que nous avons de plaisir à regarder ses tableaux, il a vu un rayon de célébrité dorer son berceau ; il est entré dans la notoriété avant de savoir marcher, et il a signé sa première œuvre d'un nom déja en possession de la faveur publique. Beaucoup s'en seraient tenus là, et peut-être n'aurait-on pas eu le courage de lui en vouloir d'avoir fait comme eux.

Gustave Popelin a eu d'autres ambitions, et, pour mon compte, je ne puis que l'en féliciter. Il a résolu d'être quelque chose par lui-même, et il est aujourd'hui quelqu'un. Il a voulu avoir du talent, et il en a ! Grand Prix de Rome, il s'est montré un des plus laborieux élèves de la Villa Médicis, et, après avoir passé dans l'étude consciencieuse des maîtres les plus belles et les plus brillantes années de sa jeunesse, il est revenu à Paris, et, comme les ouvriers de la première heure, dont parle l'Évangile, il a bravement porté tout le poids du jour et de la chaleur.

Comme la plupart des élèves de l'École de Rome, Gustave Popelin, quoiqu'il se soit laissé pénétrer par le souffle de la vie moderne et les influences du monde dans lequel il vit, n'en reste pas moins fidèle aux traditions qui furent les guides de sa jeunesse. Quel que soit le sujet qu'il traite, il a le souci de la forme et la recherche du style. Mais ce n'est qu'à lui seul et à sa nature heureuse qu'il doit les délicates fraîcheurs de son pinceau. Ces choses-là ne s'apprennent pas.

Il y a beaucoup de grâce et d'élégance dans cette belle rêveuse, couchée sur des roses, et dont la jolie tête roule dans ses cheveux dénoués. Beaucoup d'éclat dans les draperies, beaucoup de finesse dans les modelés. Elle peut se montrer habillée ou nue.

GABRIEL FERRIER

Glorification de l'Art Français

La nature se plait aux contrastes.

Aimé Millet, l'éminent statuaire, que nous conduisions récemment à sa dernière demeure, était de très petite taille, ce qui ne l'empêchait point, le ciseau à la main, de s'attaquer aux colosses.

Gabriel Ferrier, qui n'est pas un géant, se complait surtout dans les compositions gigantesques. Il s'y joue à l'aise, et il y déploie une force réelle avec une aisance singulière.

Entre autres qualités très remarquables, et que je prise singulièrement chez lui, il en a une qui me rend ses œuvres particulièrement sympathiques : c'est la souveraine élégance avec laquelle il sait traiter des sujets toujours très

poétiquement choisis. — Personne ne sait mieux que lui disposer un ensemble et arranger des détails. Son Enlèvement de Ganymède qui n'était qu'un envoi d'élève, — FERRIER était encore à la villa Médicis, quand il le composa — nous faisait les plus heureuses promesses d'un brillant avenir.

Ces promesses, GABRIEL FERRIER les a tenues, et tout le monde, aujourd'hui, rendra justice comme nous à l'ingéniosité, à la recherche et à l'éclat de cette grande composition qu'il intitule : *Glorification des Arts de la France*.

Il y a là une superbe envolée de muses, de génies et de figures allégoriques, dans le genre pompeux, mais singulièrement décoratif, si cher aux illustres maîtres de la Renaissance italienne.

Tout cela est fin, gracieux, léger, lumineux, — aérien. pour tout dire en un mot, — ainsi qu'il convient au plafond d'une salle de fête dans un palais... La grande œuvre de GABRIEL FERRIER est en effet, destiné à un palais... Le palais de l'ambassade de France à Berlin... Les sujets de Guillaume II pourront voir que si nous n'exposons pas chez eux, ce n'est pas que le talent manque à nos peintres plus que le patriotisme. Même à Berlin, l'ambassade de France, c'est encore la France !


LA VOUTE D'ACIER
JOURNEE DU 17 JUILLET 1789



KRUG

Au Travail

Si M. Krug, qui peut ce qu'il veut, est à ses heures un peintre de genre, ce n'est point vers cette peinture aux petites proportions qu'il fut emporté tout d'abord par la nature de son talent. Ce fut le grand art qui séduisit sa jeunesse. Nous connaissons de lui des décorations monumentales, dont les tendances élevées nous semblèrent une courageuse protestation contre le naturalisme envahissant, dont les séductions vulgaires ont perverti tant de talents, destinés à une meilleure fortune. M. Krug est donc resté longtemps parmi nous un des derniers tenants de la grande peinture historique. Alors que tant d'autres s'abandonnaient à un découragement qui n'était rendu que trop excusable par l'indifférence du public, il s'obstinait noble-

ment dans des œuvres de style plus méritantes peut-être que lucratives, s'acquérant ainsi des droits à la sympathie et à l'estime de tous ceux qui, comme lui, savent ce qu'ils doivent à l'art pur, pris dans son expression la plus désintéressée et la plus haute.

Partageant aujourd'hui ses heures laborieuses entre la production et l'enseignement, M. Krug, qui joint le précepte à l'exemple, a voulu montrer à ses élèves comment on traite les sujets modernes, et sa jolie composition : *Au Travail*, qui nous montre une robuste paysanne, écurant ses chaudrons, est d'une sincérité qui n'a d'égale que sa vigueur.

C'est une jolie scène de plein air, où la nature normande étale les richesses de sa végétation plantureuse Les constructions rustiques qui occupent le fond du tableau, sur la gauche, rappellent le type de l'architecture. primitive chère aux habitants de la vallée d'Auge, qui donne parfois des envies de villégiature aux Parisiens en déplacement d'été à Trouville, à Villers ou à Cabourg.

HECTOR LE ROUX

Amata

Le *Paris-Salon* serait ingrat s'il oubliait jamais, dans ses pages annuelles, qui seront un jour un des plus sérieux documents de l'histoire de l'Art contemporain, de faire une place — et une large place — à Hector Le Roux.

Depuis onze ans que nous avons entrepris cette publication, que nous voudrions conduire jusqu'à la fin du siècle, il a été le plus fidèle et le plus dévoué de nos collaborateurs, et chacun de nos volumes s'est enrichi d'une de ces compositions, pleines de charme et de grâce, consacrée à la glorification de ce que Gœthe, il y a un siècle, appelait l'*Éternel Féminin.* Il n'y a guère que des femmes dans ses œuvres, et elles ne nous en plaisent pas moins pour cela.

Hector Le Roux est un fils de Rome et un petit-fils

d'Athènes. Il comprend l'antiquité, et il l'adore. Aussi réussit-il, mieux que pas un, à nous la rendre dans tous les détails de sa vie intime. Ses tableaux sont des pages d'histoire familière, anecdotique si l'on veut, mais toujours piquante et pleine d'intérêt. Il y a dans toutes ses œuvres une distinction réelle et un goût irréprochable. Classique, dans la plus haute et la plus noble acception de ce mot, pris trop souvent en mauvaise part, il emprunte ses sujets à ce monde évanoui du passé que lui donne tout à la fois la noblesse des types et l'élégance des costumes. Personne n'arrange les groupes avec une plus heureuse entente de la composition, et de façon à mieux satisfaire tout à la fois les yeux et l'esprit. Dessinateur toujours élégant, et poète aussi, le crayon à la main, il ne se laisse point emporter par la fougue impétueuse des coloristes de race; mais, sans chercher à vous éblouir, et ménageant plutôt vos prunelles, il sait trouver dans les tons mineurs des harmonies délicieuses. Il a des bleus-pâles, des gris d'argent, des lilas glacés, des blancheurs d'aube et des roses d'aurore dont la lumière calme et charmante convient à merveille aux scènes exquises qu'il aime à peindre.

Amata, la vestale amoureuse lisant un billet doux (grand format), dans le sanctuaire de la chaste déesse donne une aimable sœur aux jolies filles, nées comme elle, de la fantaisie de l'artiste.





JEAN-PAUL LAURENS

La Voûte d'Acier

Le nouveau membre de l'Institut, dont ses rivaux eux-mêmes ont acclamé le triomphe, est connu depuis longtemps des lecteurs du *Paris-Salon.* Nous recherchons avidement chaque année les œuvres de ce puissant évocateur du passé, qui, arrivant à peine à la maturité de l'âge et à la plénitude du talent, occupe déjà une si large place dans l'Art contemporain.

Nous avons, à diverses reprises, fait passer sous les yeux de nos lecteurs ces grands morceaux qui, à leurs yeux comme aux nôtres, ont la valeur de pages historiques, et qui s'appellent les *Emmurés de Carcassonne*, les *Funérailles de Marceau*, le *Pape Formose*, retiré du tombeau — et condamné, dans la personne de son cadavre, — l'*Interdit*, l'*Excommunication*, *François Borgia*, devant le cercueil d'Isabelle.

Les sensibles et les délicats pouvaient reprocher à ce dilettante de l'effroi, de la terreur et de la pitié le choix de ses sujets, éternellement sombres et tragiques. On eût dit l'artiste voué par la force des choses et par un instinct plus fort peut-être que sa volonté, à l'illustration des sujets qui ne doivent éveiller dans nos âmes que des impressions poignantes et attristées. Lui-même, pareil au Dante de la Peinture, apparaît au public comme un esprit hanté de visions et peuplé de cauchemars. Nous n'en sommes que plus heureux de pouvoir montrer à nos lecteurs un Paul Laurens nouvelle manière. C'est encore une fidèle et pittoresque restitution du passé, que l'artiste nous offre aujourd'hui, mais sans l'appareil accoutumé des juges, des bourreaux et des cadavres, dont il agrémente parfois la mise en scène de ses plus beaux sujets.

Le roi Louis XVI, l'écharpe tricolore en sautoir, va rendre visite aux magistrats de sa bonne ville de Paris, qui l'attendent à l'Hôtel de Ville. Au moment où il descend de sa voiture pour entrer dans le palais municipal, les gentilshommes de sa maison tirent leurs épées, et les croisant au-dessus de la tête du Roi le font passer sous cette *Voûte d'acier*, frémissante et vivante. Le tableau a grand air et fière tournure.

